BULLETIN CRITIQUE

Ne figurent dans le présent Bulletin que les comptes-rendus d'ouvrages dont un exemplaire est parvenu au directeur de la *Revue* : M. J. Marouzeau, *270, boulevard Raspail, Paris, XIV^e^*, avant le 31 décembre de l'année 1962. Les ouvrages reçus après cette date ne pourront être pourvus d'une recension que dans le prochain volume.

Linguistique et philologie.

Aemilius Springhetti, *Lexicon linguisticae et philologiae* (Latinitas perennis, VI) : Roma, Pont. Univ. Gregor., 1962, xii-688 pages.

Il faut prendre ce lexique pour ce qu'il veut être, le juger en tenant compte des intentions de son auteur et en appréciant le talent qu'il a montré en les réalisant. Il n'a pas cherché à publier un lexique aussi exhaustif que possible des termes utilisés en linguistique et en philologie, ni à analyser de façon particulièrement précise, et dans un esprit critique, les notions dont ces termes sont porteurs. Son œuvre est celle d'un latiniste fervent qui croit à la possibilité et à la nécessité de conserver, ou plutôt de rendre au latin un rôle international de langue savante, et qui veut prêcher d'exemple en livrant au public le produit de sa contribution personnelle à cette grande tâche : un lexique dans lequel les termes linguistiques et philologiques utilisés en langue italienne, française, espagnole, allemande et anglaise sont traduits en latin, définis et commentés en latin.

Ne soyons donc pas trop sévères pour les lacunes ou imperfections que la consultation du livre fait apparaître. Il n'est pas exact que le structuralisme, « nova ratio studendi linguisticae », commence avec F. de Sausure [*sic*] à la date de 1916, qui est la date de la publication tardive du *Cours*. Il n'est pas heureux de définir la « linguistica functionalis » comme une forme de linguistique « quae non obiectivam phaenomenorum linguisticorum naturam spectat et describit », même si la définition positive qui suit (« sed munus quo illa funguntur in tota alicuius linguae oeconomia ») corrige, d'ailleurs en termes trop vagues, cette présentation contestable. Il est regrettable que les noms de langues ne figurent pas toujours à leur place alphabétique, même lorsqu'il s'agit de langues importantes, et qu'il faille, par exemple, chercher *amharique* (*l. amarica*) sous la rubrique *etiôpiche* (*lingue*). Il est fâcheux qu'un

terme devenu courant comme *lexème* ait été omis, qu'on ne trouve pas non plus *allophone* ni à sa place alphabétique ni, apparemment, sous aucune autre rubrique, et que la notion de *more* n'ait été présentée que dans son application à la prosodie latine ou grecque, sans définition générale. Au total, il semble bien que ce lexique soit relativement complet (le développement des doctrines, des techniques d'analyse et des terminologies correspondantes permet-il à un lexique d'être jamais complet?) et que les définitions aient été établies avec soin. Il reste à apprécier la tentative que cet ouvrage représente avant tout.

L'auteur a certainement réussi à montrer qu'on peut exprimer les notions d'une science moderne en latin, et cela sans torturer la langue, en se bornant à enrichir, mais en acceptant d'enrichir systématiquement le vocabulaire pour l'adapter à toutes les exigences de la pensée scientifique. « Quod vero ad latinitatem ipsam attinet, non potuit haec nisi didactici generis esse, cuius praecipua dos est perspicuitas ex temperata elegantia » (p. VII). L'ouvrage se conforme assez bien à ce principe et on approuvera sans réserve cette formule ferme : « Aliud est academicas orationes eleganter conscribere, et aliud propriis vocabulis disciplinas tractare. »

Encore faudrait-il prouver que ce grand effort d'adaptation du vocabulaire latin aux besoins des savants de notre époque vaut d'être tenté. Ce n'est pas ici le lieu de rouvrir le débat sur le latin vivant. Il est cependant permis de douter que l'évolution actuelle de la culture accorde beaucoup d'avenir à cette entreprise de résurrection d'une langue difficile, de moins en moins pratiquée et de moins en moins bien connue de ceux qui lui réservent encore une place dans leur formation intellectuelle. Dans le monde des linguistes, en particulier, l'impulsion ne vient plus des spécialistes des langues classiques. On peut du moins espérer que l'existence de ce lexique rédigé en latin facilitera le travail de ceux de ces spécialistes, de plus en plus nombreux, qui veulent rénover la philologie classique en la faisant bénéficier des apports de la linguistique générale, de ses enseignements théoriques et de ses techniques d'analyse.

Jean PERROT.

U. E. PAOLI & N. CASINI, *Index emendatae latinitatis* : Firenze, Le Monnier, 1962, 155 pages, 1.300 lires.

S'il était encore besoin de démontrer qu'une langue-fille peut être infidèle à sa langue-mère et que l'étymologie est une fausse interprète du sens, le présent ouvrage y pourvoirait : il représente un relevé des inconséquences qui peuvent séparer les mots italiens des mots latins dont ils dérivent. S'il n'apprend rien aux spécialistes, il sera en tout cas un

guide-âne utile aux étudiants classiques et un objet d'amusement pour tout lecteur cultivé.

Ce qui n'empêche pas qu'il doit être lu avec précaution, tant il y a d'embûches en cette matière. Je note au passage que lat. *durare* signifie aussi bien *permanere* que son homonyme italien (il n'est même pas sûr que lat. *durare* soit à mettre en rapport avec *durus*) ; le lecteur s'étonnera à bon droit de voir l'italien *rima* (notre *rime*) mis en regard du latin *rima* (*fente*), ou l'italien *riso* (*riz*) confronté avec le latin *risus* (*rire*) ; ce sont là des paires factices, à signaler comme telles pour ne pas égarer le lecteur non averti. Le titre de l'Appendice III (mots passés du latin en italien en changeant de déclinaison) pourrait être modifié ; ce n'est pas tant des changements de déclinaison que de suffixe qu'attestent des dualités telles que *calx-calcagno, fascis-fascio, meridies-meriggio, quercus-quercia, tempus-tempia...*

J'ajouterai une remarque relative à la présentation : les Parties II et III figurent sans titre, donc sans explication, de sorte qu'en feuilletant l'ouvrage et voyant recommencer trois fois l'ordre alphabétique, on se demande un peu où l'on va, sauf à remonter à l'Avant-propos, pour trouver la raison d'être de ces Lexiques successifs.

Ce sont là de modestes observations que je présente amicalement aux auteurs en répondant à la demande qu'ils formulent à la fin de leur Avant-propos en vue d'une réédition dont ne manquera pas de bénéficier cet utile petit volume.

J. Marouzeau.

Alfred Ernout, *Le dialecte ombrien. Lexique du vocabulaire des Tables Eugubines et des inscriptions* (Études et commentaires, XXXVIII) : Paris, Klincksieck, 1961, 148 pages, 24 N F.

Les Tables Eugubines, ces sept plaques de bronze sur lesquelles un collège de prêtres de Gubbio a transcrit en deux fois, entre 200 et 70 av. J.-C., d'abord en alphabet indigène, puis en alphabet latin, les prescriptions de son rituel, excitent de plus en plus l'attention, non seulement parce qu'elles constituent, avec une demi-douzaine de brèves dédicaces, le monument unique et capital du dialecte ombrien, mais aussi un texte extrêmement riche qui intéresse, en même temps que la linguistique, à notre époque où les civilisations de l'Italie primitive, pré ou pararomaines, commencent à être mieux connues, l'histoire des religions, du droit public et même, à propos des amendes, de la monnaie. C'est dire que leur exégèse attire une affluence de plus en plus nombreuse et quelque peu mêlée : non seulement des philologues de stricte observance — neuf éditions au moins au cours des trente dernières années,

pour n'oublier ni H. H. Janssen (*Oscan and Umbrian Inscriptions*, dans les *Textus minores* de Leyde, 1949) ni Angel Montenegro Duque (*Osco y Umbro*, Madrid, 1949) — mais d'autres que préoccupent plus particulièrement les institutions, comme Ugo Coli et Giovannangelo Camporeale (*La terminologia magistratuale nelle lingue osco-umbre*, Florence, 1957), ou, comme G. Dumézil, Les dieux d'Iguvium (*Rev. de Phil.*, 1954, p. 225 sq. ; *Rev. de l'Hist. des rel.*, 1955, p. 265 sq.). Bien plus, du côté même des étruscologues, on assiste depuis quelque temps, avec K. Olzscha (en dernier lieu : *Die kleinen Opfergaben in den Agramer Binden und auf den Iguvinischen Tafeln, St. Etr.*, 1960, p. 385 sq. ; *Confronti di parole etrusco-umbre, St. Etr.*, 1961, p. 485 sq.), à une sorte de contre-offensive qui, répudiant la méthode étymologique, tente de résoudre les difficultés de sens en se fondant, malgré la diversité des langues, sur la communauté de civilisation. De cette ardeur interprétative naissent, on le conçoit, beaucoup d'hypothèses souvent audacieuses qui masquent ce que notre connaissance des dialectes a de lacunaire et d'incertain. C'est pour mettre en garde contre de telles illusions, et comme une invitation à la prudence, que M. Ernout nous procure sous le titre : *Le dialecte ombrien*, une nouvelle édition des Tables et des inscriptions mineures, avec une traduction latine et un lexique commenté, l'ensemble offrant à chacun, avec une rigoureuse exactitude, une mise au point de ce qui est certain, et, pour le reste, « les éléments nécessaires pour établir son jugement ».

Le texte, complété par un bref apparat critique (lapsus évidents du graveur, quelques corrections des éditeurs), est accompagné d'une traduction en latin, et l'on ne saurait trop approuver M. Ernout d'avoir, pour des raisons fortement motivées, résisté à la tentation de la donner en français. Nous l'avons déjà dit à propos de la traduction italienne de M. Devoto et de la traduction anglaise de M. Poultney : seul le latin, en révélant tout de suite la construction, en manifestant les parentés étymologiques, assure une transcription des formules ombriennes qui a la valeur d'un commentaire immédiat et explicite. Que l'on compare à cet égard la première ligne de la table I *a* : *este persklum aves anzeriates enetu*, avec le latin : *istud sacrificium auibus obseruatis inito*, l'italien : *questa cerimonia la si inizî con l'osservazione degli uccelli*, l'anglais : *commence this ceremony by observing the birds*. A ces arguments, M. Ernout en ajoute un autre : la traduction en une langue moderne comporte « une certitude spécieuse » qui dissimule ce qui, dans l'interprétation, demeure conjectural. Pour qu'on ne s'y trompe pas, il laisse sous leur forme ombrienne, en italiques, tous les mots dont il ne se sent pas en mesure d'offrir un équivalent latin sûr ; par exemple, dans la table I *a*, on en compte 41 de cette sorte, au lieu de 5 dans la traduction (latine)

de M. Devoto, ou, si l'on tient compte des répétitions, 16 au lieu de 3 : ce ne sont d'ailleurs pas toujours les mêmes (l. 16, *mefam* D. ; mensam E.).

Ce parti pris de séparer aussi nettement que possible le connu de l'inconnu détermine aussi les divisions du très important lexique qui suit : dans une première partie (chap. I-III) — et ceci est de l'ordre du connu —, les mots de caractère grammatical et « outils » syntaxiques (prépositions et conjonctions, pronoms, noms de nombre) ; dans une seconde (chap. IV), les noms propres (anthroponymes, toponymes et noms de divinités) — et ceci encore n'offre guère de problèmes de « traduction », quoique l'historien de la société et de la religion ombrienne y trouve une ample matière à réflexion. On a lu les suggestives « remarques sur les dieux *Grabovio-* d'Iguvium » de M. Dumézil. Notons aussi en passant que le gentilice *Peraznanie* (dat. pl.), II *b* 7, a été rapproché récemment par M. Olzscha, et de façon très convaincante, de l'étr. *φersnaχs*, et doit correspondre à un lat. *Perusinis*.

Mais c'est dans les chapitres V et VI, concernant le vocabulaire proprement dit, que M. Ernout a surtout développé son commentaire. Le premier comprend les mots « dont le sens est certain ou probable » (il y en a 186, sans compter les dérivés), le second ceux « dont l'origine et le sens sont douteux ou inconnus ». On voit par le seul énoncé de ces titres qu'une étymologie satisfaisante est le seul critère auquel il se fie ; ce qui, à défaut de cette garantie, paraît ressortir du contexte ou de l'enseignement des textes parallèles le laisse sceptique. Pour donner un exemple de la rigueur du classement, on considérera les adjectifs *mesto-* et *dersuo-* qui reviennent ensemble à plusieurs reprises dans les Tables (VI *a* 2, etc...) pour désigner les oiseaux observés par l'auspice : *parfa curnase dersua peiqu peica merstu* = parra cornace *dersua*, pico pica *merstu*. La formule rappelle de très près un vers de Plaute, *As.*, 260 : *Picus et cornix ab laeua, coruos parra ab dextera*. On en a proposé diverses interprétations ; M. Devoto, considérant que les deux mots devaient désigner des positions opposées dans le ciel, traduit l'un *ad occasum*, l'autre *ad orientem* (cf. Poultney : « in the west, in the east ») ; M. Ernout préfère, avec Buck et Vetter, rattacher *mersto-* à la racine *mers, med* (= *ius* en osco-ombrien) : le sens est *iustus*, d'où « propice », et *mersto-* figurera donc parmi les mots de sens connu (p. 88). Son associé *dersuo-* du même coup s'éclaire un peu, et doit annoncer aussi, avec d'autres oiseaux, des auspices favorables (Buck et Vetter traduisent *prospera*). Mais, privé d'une étymologie valable qui confirme cette signification, *dersuo-* restera relégué parmi les mots de sens obscur. Tant il est vrai qu'entre le probable et le douteux la limite est parfois malaisée à tracer. Les deux mots, dans la traduction, seront, non traduits, en italiques.

On comprend par là l'utilité fondamentale d'un tel ouvrage qui donne avec exigence et sans jamais se laisser séduire par les hypothèses les plus brillantes, l'état réel de notre acquis dans le domaine du dialecte ombrien : base solide de laquelle il faudra partir pour toutes les recherches à venir.

Jacques HEURGON.

Gualtiero CALBOLI, *Studi grammaticali* (Univers. di Bologna ; Studi pubblicati dall' Istituto di Filologia classica, XI) : Bologna, Zanichelli, 1962, XII-260 pages, 3.500 lires.

Dans ce recueil, préfacé par M. G. B. Pighi, M. Calboli nous présente quatre enquêtes qui, parties d'observations spécialisées faites sur la *Rhétorique à Herennius*, sont, par une heureuse extension, devenues des études de grammaire générale. Ces quatre recherches, de longueur inégale, portent sur les points suivants : 1) *Sur la construction impersonnelle « dicitur eo tempore matrem Pausaniae uixisse »* (Nep., IV, 5, 3), p. 2-115 ; 2) *L'infinitif jussif latin*, p. 119-126 ; 3) *Participe en « -tūrus » et infinitif futur actif*, p. 129-138 ; 4) *La tendance grammaticale de l' « auctor ad Herennium »*, p. 141-242.

Dans ces quatre études la méthode de M. Calboli repose sur une invitation aimable et savante à revoir avec lui les différentes doctrines modernes concernant les questions qu'il traite, à les confronter, puis à s'orienter vers « una conclusione complessiva ».

C'est dans cet esprit qu'est abordée la question de savoir si l'infinitif latin peut être jussif en soi ou si cette valeur, incontestable, naît du contexte et du climat même de la phrase. Dans la deuxième étude, concernant le participe futur et l'infinitif futur actif, est savamment discutée l'hypothèse de l'invariabilité originelle et de la préexistence du morphème *-tūrum (esse)* par rapport à l'adjectivation en *-tūrus, -a, -um*. Un rapprochement de la construction *credo ego inimicos meos hoc dicturum* (C. Gracchus in Malcovati, *O. R.* F^2., p. 184) avec le type *cohortes... ad me missum facias* (Pompée in Cic., *Ad Att.*, VIII, 12, B 2), puis de ce dernier avec le type *patefacio* est particulièrement suggestif (p. 134). De même, dans la première partie, M. Calboli, par des recoupements ingénieux et par une documentation abondante élargie à la linguistique, amène son lecteur à repenser toutes les questions délicates de chronologie et d'influences analogiques possibles posées par le tour *dicitur me uenire* (l'exemple initial est *Rhet. Her.*, IV, 46, 59). De proche en proche se trouvent abordés toutes sortes de problèmes comme celui de la diathèse et du morphème *-r*. Après avoir bien distingué valeurs morphologiques et valeurs sémantiques, M. Calboli

oriente son lecteur vers l'antériorité du tour personnel sur le tour impersonnel, conclusion que certains philologues n'admettront peut-être pas d'emblée[1].

La quatrième partie de l'ouvrage, d'inspiration assez différente, envisage l'histoire des doctrines grammaticales et cherche à déterminer dans quelle école se rangeait l'auteur de la *Rhet. Her.* Avec de bons arguments, je crois, M. Calboli soutient, contre K. Barwick, que la doctrine analogique alexandrine avait déjà pénétré à Rome au début du Ier siècle avant notre ère, en concurrence avec la doctrine anomaliste des Stoïciens, ou, sinon une doctrine alexandrine intégrale, du moins une doctrine « mixte », comme celle d'Asclépiade de Myrléa. L'*auctor ad Herennium* ne pouvait pas l'ignorer. Dans sa morphologie même, cet auteur semble se ranger, selon M. Calboli, dans le camp des « analogistes ». Et c'est l'occasion pour M. Calboli d'étudier, à son tour, la querelle de l'Analogie et de l'Anomalie. Il la tient, à bon droit selon moi, pour certaine. Que Varron en ait exagéré les proportions à des fins personnelles et pour se poser facilement en arbitre, M. Calboli n'est pas aussi enclin à le croire que je l'étais en rédigeant *Varron grammairien latin*[2]. En tout cas, M. Calboli voit ingénieusement dans certaines formes déclinées de la *Rhet. Her.* (souvent, par malheur, controversées) une tendance de l'auteur à suivre l'école « analogique ».

Pour terminer, M. Calboli expose le climat culturel contemporain de la *Rhétorique.* L'*auctor ad Herennium* était un homme de juste milieu, à mi-chemin de l'Asianisme et de l'Atticisme, partisan modéré du néologisme (création de mots en *-tio*). Pour ce qui est de la « pensée syntaxique » (p. 238-239), M. Calboli estime que les grammairiens latins s'y sont intéressés bien avant Priscien. Sans doute. Mais, à mon avis, ils ne l'ont jamais traitée que par accident, sous forme de petites observations dispersées et lacunaires, de *mirabilia* du type *absente nobis*, religieusement reconduits d'âge en âge. Même du seul point de vue de l'accord et de l'emploi des cas, ils n'ont jamais songé, me semble-t-il, à faire de la Syntaxe une disciple cohérente.

Le livre de M. Calboli, dans sa science très vivante, nous invite fructueusement à méditer, et le maniement en est facilité par deux index (passages cités et auteurs modernes).

Jean COLLART.

1. Les travaux récents, ceux de M. Ronconi en particulier, sont, à juste titre, souvent allégués par M. Calboli. On aurait aimé trouver aussi, parmi les ouvrages cités, celui de M. Perret, *Le verbe latin*, Paris, Centre de Documentation universitaire, 1956.

2. A dire vrai, tout en croyant encore à une tendance varronienne à l'exagération, je m'orienterais aujourd'hui vers une position plus nuancée que j'ai essayé de définir au cours des IXe Entretiens de la Fondation Hardt (septembre 1962).

A. Traina, *L'alfabeto e la pronuncia del latino*, 2ª ed. : Bologna, Ricc. Pàtron, 1962, 97 pages, 1.200 lires.

Cet excellent exposé, dont j'ai présenté dans cette *Revue*, t. XXXV, p. 305, la première édition, méritait bien son succès de librairie. L'auteur l'a du reste retouché et amélioré sur plus d'un point : il n'est presque aucune page qui n'ait reçu des corrections. En suggérerai-je une de plus? A la page 37, traitant brièvement de la prononciation du latin dans notre pays, l'auteur note que depuis vingt ans (et plus, dirais-je) « toute tentative de réforme s'est heurtée au nationalisme gallique »; rassurons-le : la prononciation rénovée s'est introduite peu à peu, grâce — je peux bien le dire — à ma propagande obstinée, dans les Universités, puis dans les classes des lycées, et finalement est recommandée par les dernières Instructions ministérielles.

Une critique que j'avais formulée moi-même contre la précédente édition portait sur l'absence de tout exposé relatif à l'accent : M. Traina explique cette omission en indiquant dans son Avant-propos que dans le plan originaire du « Manuel de propédeutique à l'étude universitaire du latin » la partie relative à l'accentuation et à la prosodie avait été confiée, pour être publiée à part, à son collègue, G. B. Perini, et que la parution en était proche, de même que des volumes complémentaires relatifs à la morphologie et à la syntaxe. Bienvenue à cette « Suite et fin »!

J. Marouzeau.

Johann Sofer, *Zur Problematik des Vulgärlateins. Ergebnisse und Anregungen* : Wien, Gerold & Co., 1963, 43 pages.

Bien que ce petit ouvrage ne me parvienne qu'au moment de la mise en pages de la *Revue*, je ne veux pas manquer de le signaler au moins brièvement, car sur ce problème tant controversé du latin vulgaire il apporte, conformément à son titre, une mise au point et des suggestions qui ne manqueront pas de rendre les plus grands services aux spécialistes.

D'abord il apporte une Bibliographie du type dont on les souhaite : systématisée, commentée, orientée (p. 7-27). Du même coup, les questions sont bien posées, complaisamment en ce qui concerne la phonétique et le vocabulaire (p. 32-40), plus (trop) brièvement pour ce qui est de la morphologie et de la syntaxe (p. 40-43).

D'autre part, les suggestions et conseils de méthode ne manquent pas, particulièrement pour guider les chercheurs à travers le dédale de ce qu'on appelle capricieusement, suivant les occasions : latin vulgaire, la-

tin chrétien, latin tardif, latin médiéval, langue de la conversation, sermo cotidianus, vulgaris, plebeius, rusticus, en confondant les espèces, les lieux et les temps. Formé à bonne école (Ettmayer, Hauler, Kretschmer), l'auteur, par cette Introduction, doit contribuer à guider les pas des chercheurs dans un domaine attirant et décevant à la fois.

J. Marouzeau.

Histoire des textes.

Emin Tengström, *Die Protokollierung der Collatio Carthaginiensis, Beiträge zur Kenntnis der römischen Kurzschrift nebst einem Exkurs über das Wort scheda (schedula)* (*Studia graeca et latina Gothoburgensia*, XIV) : Göteborg, 1962, 53 pages, 1 planche, 8 couronnes suédoises.

M. Tengström, qui s'est attelé à une tâche proche de nous, puisque sa thèse principale portera sur les développements de la lutte qui opposa les catholiques et les donatistes en Afrique, n'a pas manqué de s'aviser de l'importance, comme source, des *Gesta* de la conférence tenue à Carthage (en 411) entre les deux partis. Plutôt que d'en assurer l'édition critique et commentée qui nous manque — ce soin nous incombera — il a choisi d'exploiter les renseignements que ce document nous donne, avec une précision sans égale, sur l' « enregistrement » d'un grand débat, d'autant plus intéressant qu'il est complexe, que la procédure en est mixte, et que le personnel ecclésiastique s'y mêle aux fonctionnaires habituels de la chancellerie.

A la suite de M. Tengström, nous assistons aux différentes phases de l'établissement du procès-verbal, en commençant par le stade de l'*exceptio*, à propos de laquelle les remarques de l'auteur mettent de l'ordre dans les commentaires déjà faits (notamment par Ohlmann, Gaudenzi, L. P. et E. Guénin) sur la sténographie de ces débats, et répondent ainsi particllement à un vœu exprimé jadis par M. Marrou (*Histoire de l'éducation*, p. 564). Nous voyons que ce ne sont pas moins de seize tachygraphes qui sont commis à l'*exceptio* de la conférence, répartis entre deux équipes qui se relaieront, chacune comprenant quatre *exceptores* de la chancellerie carthaginoise (et non deux seulement, comme l'a cru P. Monceaux, *Histoire littéraire*, IV, p. 421) assistés de quatre *notarii* (sténographes ecclésiastiques, que ce mot oppose toujours, au v^e^ siècle, aux *exceptores*, greffiers publics), soit deux pour chaque Église, qui confronteront leurs sténogrammes, dont l'exactitude sera ainsi assurée. Une phrase de l'évêque donatiste Petilianus (*Gesta*, II, 43 ; *M. L.*, XI, 1358 C) permet au commentateur de faire une mise au point sur une question controversée : si Petilianus ne peut lire *notas alienas*, cela ne signifie pas nécessairement, comme on l'a dit (notamment A. Mentz,